

Giusto Traina

Tradition et innovation dans la première historiographie arménienne

1. Elaborée en l'espace de deux générations après la codification de l'arménien comme langue littéraire, l'historiographie arménienne a connu un développement assez étonnant par rapport à d'autres littératures de l'Orient chrétien¹. Toutefois, les problèmes philologiques et exégétiques rendent difficile le rapprochement entre les textes arméniens et l'historiographie tardo-antique et proto-byzantine². Pour cette raison, et à cause de l'excès de spécialisation des disciplines surtout, l'historiographie arménienne du V^e s. est rarement étudiée dans une perspective comparatiste; et si les rapports politiques et religieux entre l'Arménie et Byzance ont fait l'objet de bonnes analyses³, la tradition historiographique a été étudiée à une échelle plus locale⁴. Une analyse comparative avec les textes contemporains grecs et syriaques fait toujours partie de nos *desiderata*⁵. Et pourtant, le rapport avec l'historiographie grecque représente un élément portant de la culture arménienne: en fait, les Arméniens ont développé leur historiographie sur la base de modèles helléniques: ils ne se limitent pas à l'usage de formules littéraires, mais développent une narration très raffinée, qui ne concorde pas avec la caractérisation 'insulaire' qui peut leur être imputée⁶.

Les raisons de cette ouverture intellectuelle sont à rechercher du côté de la formation des intellectuels arméniens. Employés comme scribes, secrétaires et également comme diplomates durant la phase finale du royaume de la Grande Arménie, les clercs arméniens du V^e siècle, formés en grec et/ou en syriaque, ont continué alors de jouer le rôle de passeurs de culture. Les ecclésiastiques arméniens étaient particulièrement appréciés, car leur aura de sainteté leur garantissait le respect de la part des autorités: ce fut le cas du *katholikos* Nersēs en 358⁷, mais plus encore de Mesrop/Maštoc', à qui l'on attribue l'invention de l'alphabet en Arménie et

1 Nous disposons d'une vaste bibliographie sur l'historiographie arménienne à partir du V^e siècle, ainsi que d'une série complète des traductions, permettant au non-spécialiste de consulter les textes. Voir Thomson 2007, 163–223.

2 Les progrès principaux de la recherche concernent surtout les traductions: voir au moins Coulie 1994–1995, 43–62; Shirinyan 2001, 229–240; Muradyan 2005.

3 Sur l'évolution (et les limites) de la recherche voir les considérations de Garsoian 2001, 7–27.

4 Pour un état de l'art (qui comprend aussi quelques considérations sur l'historiographie géorgienne) voir Mahé 1992, 121–153; Thomson 1996, 493–514; pour la situation postérieure au VII^e siècle; voir Thomson 1995–2007, 35–44 (avec quelques considérations sur des auteurs précédents).

5 Sur l'historiographie syriaque voir Debié 2009, 93–114; Debié 2010, 43–75.

6 Shirinyan 2003, 75–91.

7 Traina 2012a, 203–209. Voir aussi le clerc anonyme loué pour son talent linguistique dans la *Lettre* 22 de Firmus de Césarée (Traina 2010, 51–52).

dans le Caucase⁸. Le dialogue ininterrompu avec les évêchés de Cappadoce contribua à la formation de ces clercs, dont le savoir ne se limitait pas aux lettres grecques et syriaques. En tant que représentants d'une Eglise remplaçant l'organisation zoroastrienne qui avait précédé la christianisation, ils étaient également ancrés dans les traditions du royaume⁹. Aussi est-ce sans doute l'œuvre de cette génération de prélats-diplomates qui permit au royaume d'Arménie de garder sa relative indépendance jusqu'en 428¹⁰. Cette même génération a donné naissance à une historiographie de très haut niveau, qui la place à un rang d'importance dans l'ensemble des travaux de cette nature composés durant l'Antiquité tardive.

2. Le décodage des traditions mythologiques arméniennes, qui remontent à diverses époques, peut apparaître comme une entreprise désespérée; toutefois, il demeure légitime de proposer une reconstitution historique des couches principales de la tradition. Si ses formes les plus anciennes remontent sans doute à l'époque achéménide, c'est surtout à l'époque parthe que l'on a systématisé les mythes et les épopées des rois.

A cet égard, la source fondamentale demeure l'*Histoire de l'Arménie* (*Patmut'iw n Hayoc'*) de Moïse de Khorène (*Movsēs Xorenac'i*). Cet ouvrage offre à la fois la principale présentation consacrée à la période préchrétienne du pays et le texte fondateur de l'identité du peuple arménien. En même temps, il s'agit de la source la plus problématique, en raison de sa chronologie, souvent brouillée et confuse, en raison surtout de la querelle sur l'identité et la datation de l'auteur. Si Moïse affirme avoir vécu au V^e siècle, son texte ne s'est diffusé en Arménie qu'au VIII^e siècle, dans une 'édition' qui présente certains anachronismes¹¹. A plusieurs reprises, Moïse évoque des sources d'archives qu'il aurait utilisées pour sa reconstruction de l'histoire la plus ancienne de la nation arménienne¹². Ces documents, rédigés en grec ou en araméen, auraient été les seuls témoignages disponibles, car selon lui, l'Arménie ancienne manquait d'une véritable tradition écrite¹³. Cependant, Moïse affirme

8 Cf. Winkler 1994.

9 Garsoïan/Mahé 2007

10 Traina 2004, 353–371; Traina 2010.

11 La philologie hypercritique du XIX^e siècle s'est acharnée sur Moïse. Certes, le texte dont nous disposons présente plusieurs éléments qui nous renvoient aux alentours des VIII^e et IX^e siècles, à l'époque de la «renaissance bagratide» (ce qui empêche pas pour autant l'existence d'un *Ur-Moïse* rédigé vers la fin du V^e siècle). Par conséquent, une bonne partie de la communauté scientifique tend à mettre Moïse de côté, sans pourtant mettre en doute l'authenticité des traditions locales qu'il mentionne. Dans les études arméniennes occidentales, la datation tardive de Moïse est partagée presque universellement: voir récemment Garsoïan 2003–2004, 29–48. Pour une approche différente, je me permets de renvoyer à mes travaux: G. Traina 1995/1998; Traina 2006, 158–179.

12 Traina 1996, 349–363.

13 A côté des archives «chaldéennes, syriennes et perses», où se trouvaient les noms des gouverneurs et satrapes d'Arménie, il mentionne une «histoire du temple» conservée dans la forteresse

vouloir utiliser, quand cela est possible, des sources grecques, et s'inspire effectivement de modèles de la littérature grecque: non seulement des auteurs chrétiens en arménien comme Eusèbe, Socrate et, dans une certaine mesure, Grégoire de Nazianze, mais aussi des auteurs non-chrétiens comme Philon, Flavius Josèphe ou le Pseudo-Callisthène¹⁴.

Dans sa critique évhémériste des mythes anciens, Moïse cherche à «harmoniser la généalogie», comme il dit, à la conformer surtout aux traditions bibliques¹⁵. Ainsi, s'exprime-t-il de la façon suivante (*Histoire de l'Arménie* I, 5) : «Il est connu de tous qu'il est difficile de résumer et pénible de découvrir les temps depuis le commencement jusqu'à nos jours, et plus encore les lignées dynastiques des descendants des trois fils de Noé, pour peu que l'on désire rechercher les époques où chacun d'entre eux vécut. D'autant plus que l'Écriture divine, ayant mis à part pour elle-même une lignée qui lui appartienne en propre, a délaissé celles des autres comme si elles étaient méprisables et indignes d'être relatées par ses paroles». D'où sa tentative d'«harmoniser» la généalogie, qui lui permet de reconduire les descendants de Sem, Cam, Japhet à trois nations: les Hébreux, les Assyriens et les Arméniens. Il pouvait donc récupérer et façonner à sa manière les anciens récits sur les origines de l'Arménie selon un système qui ne contredisait pas les Écritures.

Les traditions mythiques rapportées par Moïse reprenaient des légendes qui circulaient dans l'Arménie païenne, et qui continuèrent à circuler pendant des siècles encore dans la tradition populaire. Ce qui est difficile, c'est de comprendre à quel point Moïse a élaboré son récit, qui malgré tout s'inspire d'un modèle grec, mais cite plusieurs passages d'anciennes épopées au caractère épique très marqué. Or, les éditeurs de Moïse ont contribué à cacher ces fragments: le texte de l'historien arménien est présenté sous une forme continue, même quand le rythme de la narration permet d'isoler de longs fragments de poèmes. La recherche d'un modèle grec permet à Moïse d'intégrer ces traditions dans un cadre universel, négligé par des ouvrages, comme la *Bibliothèque* de Diodore de Sicile¹⁶, très populaires dans l'antiquité tardive, ou bien encore comme la *Chronique* d'Eusèbe. Ces narrations avaient mis de côté la réalité arménienne et ses récits traditionnels. Dans son effort d'intégration, l'historiographie arménienne a voulu diffuser une version plus ou moins acceptable de son histoire à un public hellénophone.

La nature des sources ne permet pas d'établir d'une façon certaine les rapports qui unissent les traditions généalogiques résumées par l'«Histoire primordiale» et par Moïse. On ne peut pas remettre en cause les éléments iraniens de ces traditions,

d'Ani, qui se trouvait à la frontière occidentale du royaume (Moïse, *Histoire*, II 48; voir II, 66): Mahé/Mahé 1993, 9–98, 69.

¹⁴ Sur Eusèbe voir Mahé 2012, 277–284; sur Socrate voir Thomson 2001; Shirinyan 2003–2004, 83–97; sur les auteurs classiques voir Topchyan 2006, *The Problem of the Greek Sources of Movsēs Xorenac'i's History of Armenia*, Louvain 2006. Pour le *Roman d'Alexandre* voir ci-dessous, 159.

¹⁵ Traina 1995/1998, 314–315.

¹⁶ Traina 1995, 81–87.

très bien étudiés par Garsoïan et par son meilleur élève, James Russell¹⁷. Pour autant, il ne faut pas oublier que la plupart de ces récits ont été recueillis vers le premier siècle de notre ère, dans le but de récupérer les traditions du début du royaume, et de revendiquer aussi la dynastie des Artaxiades dans une perspective arsacide. La chronologie brouillée de Moïse lui permet ainsi de souligner le parallélisme entre les Arméniens et les Parthes. Cyrille Toumanoff n'a-t-il pas justement observé qu'à l'époque parthe, le royaume arménien connut un processus général d'imitation du royaume «cousin»¹⁸?

En fait, le tréfonds mythologique des origines arméniennes avait été principalement façonné à l'époque parthe, quelles qu'aient été les tentatives de modifier ces traditions à l'époque chrétienne. Même un auteur d'orientation byzantine comme Moïse de Khorène est conduit à en faire la remarque: les rois les plus anciens ne s'illustrèrent guère par l'«amour pour les études et même pour les chants oraux» (*Histoire de l'Arménie*, I 3). En contrepartie, dès le début de son histoire, Moïse indique sa préférence pour l'érudition hellénistique et les chronographes chrétiens tels qu'Eusèbe, qui avait encadré l'histoire de l'Orient ancien dans le système des généalogies bibliques.

Ainsi, les récits des origines les plus importants avaient-ils été recueillis par Mar Abas Katina sous l'ordre d'un roi dit «Vałaršak», que nous pouvons identifier à Tiridate I^{er}, frère du roi des Parthes Vologases I^{er} et véritable fondateur de la dynastie des Arsacides d'Arménie. Moïse le confond avec un autre Arsace, qui s'était révolté contre les Macédoniens, et qu'il faut donc identifier avec Mithridate I^{er}. Le système chronologique de Moïse est donc plus que fautif, d'autant qu'il semble ignorer l'existence de Tiridate I^{er}. Mais la confusion de Moïse n'est pas due qu'à son système chronologique particulier¹⁹. En fait, le couple des frères Aršak/Vałaršak semble évoquer un autre couple de frères, Arsace et Tiridate, connus par la tradition d'Arrien comme les fondateurs, venus de Bactriane, de la dynastie parthe. Il y a plus d'un demi-siècle, Józef Wolski avait déjà remarqué le caractère mythique de cette réélaboration de la tradition, en proposant un parallèle avec le mythe de Romulus et Remus²⁰.

17 Nina Garsoïan s'est longuement attachée à déceler le génie iranien de la tradition arménienne: Garsoïan 1982, 151–189; Garsoïan 1996, 7–42. Voir aussi Russell 1987 et Russell 2004. Si Garsoïan accorde une importance primordiale à des textes comme *l'Histoire d'Agathange* et les *Récits épiques*, elle s'adonne à une critique acharnée de Moïse de Khorène, qu'elle considère, selon une tradition assez acceptée dans les études arméniennes modernes, comme un auteur plus tardif et marginal. Il faut dire qu'Agathange et le Pseudo-P'awstos reflètent le point de vue des *naxarars*, c'est-à-dire les seigneurs des provinces arméniennes qui, en 428 avaient contribué à la chute du royaume arsacide, grâce à leur entente avec les Sassanides. Les auteurs liés à la logique des *nakharars* avaient récupéré certaines traditions pour mieux faire remarquer l'affinité entre Arméniens et Iraniens, tout en cherchant à mettre de côté les traditions arsacides.

18 Cf. Toumanoff 1963.

19 Voir toujours Sargsyan 1965.

20 Wolski 1959, 222–238; Gaslain 2009, 27–39.

Ce n'est pas le seul cas de la trace d'un «roman des jumeaux» en Arménie, ici évoqué dans un contexte qui mêle des bribes de réalité historique à un topos bien répandu dans les traditions épiques du milieu iranisant²¹. Mieux, on trouve déjà un couple fondateur à une époque plus ancienne, aux origines mêmes du royaume arménien. Strabon (*Géographie*, XI, 14, 15. 1 suiv.), relate en effet la fondation des deux royaumes parallèles d'Arménie et de Sophène par deux anciens stratèges d'Antiochos III, Artaxias et Zariadris. James Russell a récemment établi plusieurs correspondances entre la plus ancienne tradition de Sophène, remontant à l'époque de Zariadris, et l'épopée populaire orale de *David de Sassoun*, qui présente des points de contact avec l'épopée byzantine du *Digenis Akritas*²².

3. A l'occasion, la tradition arménienne s'impose même à un auteur chauvin comme Procope de Césarée comme on peut le voir dans un passage du *De aedificiis* (III 1, 1–3):

[...] Autrefois on avait imposé aux Arméniens un roi de leur même souche (ὁμογενής), comme l'ont raconté ceux qui ont transcrit les éléments les plus anciens des Histoires. Après qu'Alexandre eut vaincu les Perses, les vaincus se soumirent à l'obéissance du vainqueur. Mais les Parthes se soulevèrent, défirent les Macédoniens, les chassèrent du pays, et étendirent leur domination jusque sur le bord du Tigre. Ils commandèrent ensuite aux Perses l'espace de cinq cents ans, jusqu'au temps auquel Alexandre fils de Mamée [= Alexandre Sévère] parvint à l'Empire Romain. Ce fut en ce même temps qu'un Roi des Parthes fit d'Arsace son frère le Roi des Arméniens, comme nous l'apprenons de la tradition écrite des Arméniens (ἡ τῶν Ἀρμενίων ἱστορία). Car il ne faut pas se persuader, comme le croient quelques-uns, que les Arsacides sont Arméniens. Les Rois des deux nations entretenirent ensemble la paix l'espace de cinq cents ans, comme la parenté les y obligeait.

Avec l'expression ἡ τῶν Ἀρμενίων ἱστορία, Procope ne se réfère pas à un ouvrage particulier, mais à l'ensemble de la tradition arménienne écrite²³. Ne connaissant pas l'arménien, Procope avait utilisé des informateurs, dont il avait tiré les renseignements nécessaires. Ces informations présentent effectivement des éléments communs à des textes arméniens comme l'«Histoire primordiale» (Pseudo-Sebēos) et comme les *Recits épiques* (*buzandaran patmut'iwnk'*) attribués à P'awstos «de Byzance»²⁴. A une époque où l'Empire sassanide ne laissait pas filtrer beaucoup d'in-

²¹ Dumézil 1995.

²² Russell 1998, 147–183. Si Russell a reconnu l'identité de plusieurs mythologèmes, il n'a pas remarqué en revanche la correspondance structurelle entre ces traditions. On a déjà relevé l'importance du couple fondateur chez les traditions parthe et arménienne et ancienne. Nous la retrouvons chez le cycle de Sanasar et Balthasar dans le cycle de Sassoun, ainsi que dans le *Digenis Akritas*, où les deux adversaires partagent la même descendance, exactement comme dans la version persane de la légende d'Alexandre.

²³ Voir Procop. *Aed.*, III 1, 4. Dans ce contexte, Procope utilise ἱστορία comme un synonyme de διήγησις: voir Traina 2001, 405–413.

²⁴ Cf. Manandyan 1956, 69–96; Abgaryan 1979; Garsoïan, 1989.

formations²⁵, la tradition arménienne offrait des éléments supplémentaires, relevant parfois d'une interprétation biaisée, comme dans le cas de la prison appelée «Forteresse de l'Oubli» sur la base d'une équivoque linguistique²⁶.

La paternité de l'«Histoire primordiale» était attribuée à un savant de langue syriaque au service du roi d'Arménie Vałaršak, nommé Mar Abas Katina²⁷. Le roi arménien aurait envoyé ce savant à son propre frère, Aršak le Grand roi des Parthes, «pour lui faire ouvrir les archives royales». Une version arménienne de cette chronique a été conservée dans la tradition manuscrite de Sebēos; le même auteur a été utilisé par Moïse de Khorène, dans le premier livre de son *Histoire des Arméniens*, consacré à la *cnmdabanut'iwñ*, c'est-à-dire à la généalogie de la Grande Arménie.

Procopé indique très clairement les enjeux de la tradition historique élaborée par les Arméniens à une époque où ils venaient de perdre leur indépendance. La mémoire arménienne étant fondée sur les souvenirs généalogiques, tous les événements étant liés aux rapports généalogiques des rois. À l'époque de Procopé, les descendants de la famille parthe des Arsacides revendiquaient encore leur royaume, et l'historien évoque le changement de dynastie «pour éviter qu'on pense que les Arsacides sont des Arméniens». En revanche, il montre comment à l'époque la plus ancienne, le roi d'Arménie était ὁμογενής.

Certes, on ne pouvait pas nier le long processus d'iranisation du pays. Mais à Constantinople, vers le VI^e siècle, la discussion sur la légitimité du roi arménien était importante, d'autant que le pays avait été christianisé deux siècles auparavant. Il fallait donc montrer que les droits de légitimité allégués n'étaient pas si anciens que prétendu. Cette situation à la frontière orientale avait également déterminé Justinien à intervenir en Arménie en matière de droit de la famille. C'est ainsi que la loi du 23 juillet 535, transmise comme «édit III», condamne la pratique des Arméniens d'exclure les filles de la succession. Et Justinien de préciser: pour cette raison «nous avons envoyé nos lois même là-bas, afin que les Arméniens s'y conforment» (*Ed. III*,

²⁵ Au IV^e siècle, pour son récit sur la Perse, Ammien Marcellin se range souvent à l'avis de sources très anciennes, en évoquant même l'autorité d'Hérodote: Feraco 2004; Vergin 2013.

²⁶ Traina/Ciancaglini (2002), 399–422.

²⁷ Moïse de Khorène, *Histoire de l'Arménie*, I, 8–9: «Qui a trouvé ces récits, et d'où ils sont tirés. Aršak, grand roi des Perses et des Parthes, de nation parthe, ayant secoué, dit-on, le joug des Macédoniens, établit sa puissance sur tout l'Orient et l'Assyrie, tua Antiochus roi de Ninive, et soumit à son autorité tout l'univers, puis plaça son frère Vałaršak sur le trône d'Arménie, croyant rendre ainsi son propre empire inébranlable [...] Vałaršak ayant disposé et réglé d'une manière grande et digne toutes les parties de sa puissance, et organisé son empire, voulut savoir quels étaient les princes qui, jusqu'à lui, avaient régné sur le pays des Arméniens; si enfin il tenait la place de princes généreux ou fainéants. Ayant trouvé un Syrien, Mar Abas Katina, homme profond et très versé dans les lettres grecques et chaldéennes, il l'envoya avec de riches présents chez son frère Aršak en le priant de lui ouvrir les archives royales [...] Aršak le Grand, ayant reçu la lettre des mains de Mar Abas Katina, ordonna avec plaisir et empressement de lui ouvrir les archives de Ninive; heureux qu'une si noble pensée fût venue à son frère, auquel il avait remis la moitié de son empire. Mar Abas Katina, ayant examiné tous les manuscrits, en trouva un, en grec, sur lequel, dit-il, était cette suscription: 'Commencement du livre'».

1, 761 pr., 5 suiv.). L'exigence d'imposer le droit romain à la société arménienne et de l'éloigner d'une «tradition sauvage» est confirmée dans la *Novelle* 31. Nikolaj Adontz a traité cette documentation dans le chapitre III de son grand livre sur les rapports entre l'Arménie et Justinien²⁸: il y est question de certains instituts juridiques de tradition iranienne ou iranisante, comme l'achat des femmes, mais non pas d'inceste: on renvoyait à la *Novelle* XII, selon laquelle «chez certains ἔθνη on a mis également en doute la question sur les enfants devenus légitimes en conséquence de notre constitution»²⁹.

4. Les modèles historiographiques employés par l'historiographie arménienne ne concernent pas que des 'archéologies' ou des 'histoires vraies'. L'exemple le plus évident est la diffusion, dans une traduction du V^e siècle, du texte que nous appelons le *Roman d'Alexandre* mais qui, pour les Arméniens, était l'*Histoire d'Alexandre le Macédonien*³⁰. En fait, après 428 (et dans une certaine mesure dès après 387), l'Arménie était contrôlée politiquement par les Sassanides, mais l'Eglise et les *naxarars* (chefs des maisons princières) conservaient une certaine indépendance. Après la chute du royaume, ces nobles ne dépendaient plus de l'autorité des Arsacides d'Arménie (l'expression de loyauté de Moïse envers les Arsacides constitue un phénomène isolé), mais préféraient se réclamer d'un héros comme Alexandre, le vainqueur des Perses qui, notons-le, ne mit jamais le pied en Arménie³¹.

Ce n'est pas un hasard si Moïse de Khorène considère l'avènement d'Alexandre comme le début du livre central de son *Histoire de l'Arménie* en trois livres (le livre II de Moïse commence avec Alexandre et se termine avec l'évangélisation de l'Arménie sous Tiridate le Grand)³². Moïse, qui narre les fastes de la Grande Arménie des Arsacides et ne cache pas son mépris pour les Sassanides (et d'ailleurs pour leurs «fables»: Moïse, *Histoire de l'Arménie*, II 70), exalte également Alexandre car il avait mis fin à la domination des Perses en Asie³³. Ces emprunts relèvent du projet

28 Adontz 1970, 39–53.

29 Voir G. Lanata 1994, 34–35.

30 Seule histoire d'Alexandre circulant dans les langues de l'Orient chrétien, le Pseudo-Callisthène intégrait en quelque sorte intégrait les données des chroniqueurs et donc, malgré ses traits romanesques, était, à sa manière, un ouvrage d'histoire. Cf. Simonyan (éd.) 1989. Sur ce texte, voir Cowe 1996, 245–260; Mancini Lombardi/ Uluhogian (1998), 157–174; Traina (éd.) 2003; Topchyan 2011, 85–101; Traina 2014.

31 Hammond 1996, 130–137.

32 Malgré son caractère 'romanesque', c'est justement le Pseudo-Callisthène qui représente la tradition la plus importante sur Alexandre dans la littérature arménienne.

33 On ajoutera la stratégie intertextuelle de Moïse, qui emprunte au Pseudo-Callisthène plusieurs passages et expressions de sa narration historique: Tašean 1892; Traina 2014a. La version arménienne du Pseudo-Callisthène (une traduction fidèle, correspondant à la version *alpha* du texte grec) répondait à des exigences idéologiques particulières: sans doute elle exprimait la résistance idéologique au pouvoir sassanide, d'autant que les sources contemporaines moyen-perses mettaient en valeur la méchanceté d'Alexandre, roi menteur et sacrilège (Ciancaglini 1997, 59–81). D'autre part, l'Alexandre du Pseudo-Callisthène présentait aussi plusieurs côtés négatifs, mais cela convenait

idéologique de Moïse. Leur utilisation relève d'une stratégie intertextuelle assez raffinée. Il conviendrait d'aller plus loin que Robert Thomson, qui affirme que «le *Roman d'Alexandre* a servi à Moïse de Khorène comme source littéraire dans la mesure où il emprunta des passages à des fins descriptives». Il faudrait ainsi chercher à comprendre les raisons idéologiques qui amenèrent Moïse à utiliser des modèles classiques, sans oublier les clercs et les nobles à qui s'adressait le message de Moïse³⁴.

Un autre exemple intéressant est représenté par le dossier arménien consacré à la montée des Sassanides, composé par les chapitres initiaux de *l'Histoire* d'Agathange³⁵ et par une sorte de *Roman d'Artaban et d'Ardašir*, transmis dans une version grecque attestée par le *Laurentianus, Plut. VII, gr.* le seul témoin de la version grecque ancienne d'Agathange³⁶. Agathange (§18–20) présente une version qui s'accorde avec le point de vue arménien: le véritable héros est le roi Xosrov, de la dynastie des Arsacides d'Arménie, qui réagit à l'avancée d'Ardašir et à l'élimination de l'Arsacide Artaban³⁷. Selon Agathange, Xosrov aurait rassemblé une coalition de peuples caucasiens pour envahir l'Assyrie et aurait marché jusqu'aux portes de Ctésiphon. Même si les nobles perses avaient refusé de se joindre aux Arméniens, Xosrov aurait vaincu l'armée sassanide dans une première campagne. Seul son assassinat par le prince parthe Anak (le père de saint Grégoire), alors même qu'il engageait une nouvelle campagne avec le soutien des *Tačikk'* (Arabes)³⁸, aurait fait échouer son projet de revanche contre les Sassanides³⁹. Ce récit est repris, en forme abrégée, par *l'Histoire* de Moïse⁴⁰.

Des tons plus romanesques se retrouvent dans le texte grec: traduit sans doute de l'arménien, il présente un style différent par rapport au texte d'Agathange⁴¹. En fait, plusieurs passages de l'histoire coïncident avec le *Kāmāmag ī Ardaxšēr ī Pā-*

assez bien au rapport contradictoire que les *naxarars* arménien de l'époque de l'«interrègne» avaient avec la royauté iranienne et byzantine: voir Garsoïan 2009, 81–92. D'ailleurs, c'est justement à cause de cette attitude que *l'Histoire* de Moïse fut pratiquement ignorée durant cette période. Voir aussi Gignoux 1999, 215–226.

34 Thomson 1978, 24; pour une approche plus correcte, voir Mahé/Mahé 1992.

35 Il s'agit de la source 'officielle' sur la christianisation de l'Arménie. Voir M. Van Esbroeck 1985, 239–248; Thomson, 2007; Seibt 2002, 125–133; Traina 2015.

36 G. Lafontaine, *La version grecque ancienne du livre arménien d'Agathange*, Louvain 1973.

37 La traduction de R.W. Thomson (1976) est reprise et annotée par Dignas/ Winter, 2007, 178–181.

38 S'agirait-il d'une référence à la partie orientale de l'Empire romain sous Philippe l'Arabe, contrôlée par son frère Iulius Priscus? Voir Traina 2003, 133.

39 Chaumont 1989, 115–130.

40 Agathange concentre la narration afin d'exalter la figure du roi Xosrov. Pour Moïse, qui pour cette période utilise Agathange comme sa source principale, ces événements se déroulent sur une période plus longue, jusqu'au règne de Probus plus ou moins. A la différence d'Agathange, Moïse préfère ne pas accorder le statut d'époque charnière à la montée des Sassanides, sans doute à cause de sa loyauté à la légitimité des Arsacides et de son mépris pour la nouvelle dynastie iranienne. Voir Traina 2015.

41 Muradyan 1998, 46–55; Muradyan / Topchyan 2008.

*bagān*⁴², dont la tradition moyen-perse est abrégée et modifiée en vue de favoriser les Arsacides. D'ailleurs, ces textes retravaillent des matériaux littéraires plus anciens, dont on peut trouver les modèles littéraires dans les fables orientales transmises en grec par Nicolas de Damas, un auteur qui accorde un fort intérêt aux changements de dynasties, et au rôle joué par les femmes dans les périodes de crise⁴³. Habituellement, le dossier arménien relatant la montée des Sassanides est négligé en raison de son inconsistance historique⁴⁴. En effet, les textes qui le composent présentent une version particulièrement biaisée des événements. Il n'en reste pas moins utile d'analyser la réélaboration de l'histoire, à deux siècles de distance, car il s'agit d'un cas exemplaire d'« invention de la tradition ». Les nobles arméniens, qui gouvernaient l'Arménie sous le strict contrôle sassanide, étaient particulièrement attachés aux racines parthes de la Grande Arménie, car ils voulaient garder les privilèges octroyés par les rois arsacides⁴⁵. Sans doute, les Arsacides mêmes souhaitaient récupérer leurs domaines avec l'aide de Constantinople. Sans doute est-ce là l'une des raisons principales de la traduction grecque du *Roman* arménien d'Ardašir.

Bibliographie

- Abgaryan, Gevorg Varagi (1979), *Sebēosi Patmut'iwn'*, [L'Histoire de Sebēos], Erevan.
- Adontz, Nicholas (1970), *Armenia in the Period of Justinian. The Political Conditions based on the naxarar System*, 2^e éd. N.G. Garsoïan, Lisbonne 1970, 39–53.
- Ciancaglini, Claudia Angela (1997), „Alessandro e l'incendio di Persepoli nelle tradizioni greca e iranica“, in: B.R. Finazzi, A. Valvo (éds.), *La diffusione dell'eredità classica nell'età tardoantica e medievale. Forme e modi di trasmissione*, Alessandria, 59–81.
- Chaumont, Marie Louise (1989), „Sur l'origine de saint Grégoire d'Arménie“, *Le Muséon* 102, 115–130.
- Christensen, Arthur (1944), *L'Iran sous les Sassanides*², Copenhague 1944.
- Coulie, Bernard (1994–1995), „Style et traduction: réflexions sur les versions arméniennes de textes grecs“, in: *Revue des études arméniennes* 25, 43–62.
- Cowe, S. Peter (1996), „Aspects of the Translation and Redaction Process of the Alexander Romance in Armenian“, in: D. Sakayan (éd.), *Proceedings of the Fifth International Conference on Armenian Linguistics*, New York 1996, p. 245–260.
- Debié, Muriel. (2009), „Syriac Historiography and Identity Formations“, in: B. ter Haar Romeny (éd.), *Religious Origins of Nations? The Christian Communities in the Middle East*, Leyde, 93–114.
- Debié, Muriel. (2010), „Writing History as 'Histoires': the Biographical Dimension of East-Syrian Historiography“, in: A. Papaconstantinou, M. Debié, H. Kennedy (éds.), *Writing 'True Stories': Historians and Hagiographers in the Late Antique and Medieval Near East*, Leyde, 43–75.

⁴² Grenet (éd.) 2003.

⁴³ Voir les considérations d'E. Parmentier in Parmentier / Barone (éds.) 2011.

⁴⁴ Dans la synthèse classique d'A. Christensen 1944, les sources arméniennes sont ignorées. Plus récemment, Dignas / Winter (éds.) 2007, accordent à la narration d'Agathange une quelque utilité historique.

⁴⁵ Voir toujours Adontz 1970; voir plus récemment Traina 2012b, 161–164.

- Dignas, Beate / Winter Engelbert (2007), *Rome and Persia in Late Antiquity. Neighbours and Rivals*, Cambridge.
- Dumézil, Georges (1995), *Le roman des jumeaux*, Paris.
- Feraco, Fabrizio (2004), *Ammiano geografo. La digressione sulla Persia*, Naples.
- Garsoïan, Nina G. / Mahé, Jean-Pierre (1997), *Des Parthes au califat. Quatre leçons sur la formation de l'identité arménienne*, Paris.
- Garsoïan, Nina G. (1982), „The Iranian Substratum of the 'Agat'angelos' cycle“, in: *East of Byzantium: Syria and Armenia in the Formative Period*, Washington, D.C. 1982, p. 151–189 = *Armenia between Byzantium and the Sasanians* [Variorum Reprints], Londres 1985, xii.
- Garsoïan, Nina G. (1989), *The Epic Histories Attributed to P'awstos Buzand* (Buzandaran Patmut'iwnk'), Cambridge (Mass.).
- Garsoïan, Nina G. (1996), „The two Voices of Armenian Mediaeval Historiography: the Iranian Index“, in: *Studia Iranica* 25, 7–42 = *Church and Culture in Early Medieval Armenia* [Variorum Reprints], Aldershot 1999, xi.
- Garsoïan, Nina G. (2001), „Evolution et crise dans l'historiographie récente de l'Arménie médiévale“, in: *Revue du monde arménien moderne et contemporain* 6, 7–27.
- Garsoïan, Nina G. (2003–2004), „L'histoire attribuée à Movsès Xorenac'i: que reste-t-il à dire?“, *Revue des Études Arméniennes* n.s. 29, 29–48.
- Garsoïan, Nina G. (2009), „L'interrègne arménien: esquisse préliminaire“, in: *Le Muséon* 122, 81–92.
- Gaslain, Jérôme (2009), „A propos d'Arsace I^{er}“, in: *Electrum* 15, 27–39
- Gignoux, Philippe (1999), „Quelle connaissance eut de l'Iran Movsès Xorenac'i?“, in: *Studio Iranica*, 28, 1999, 215–226.
- Grenet, Frantz (éd.) (2003), *La Geste d'Ardashir fils de Pâbag. Kārnamag ī Ardaxšēr ī Pâbagān*, Die.
- Hammond, Nicholas G. L. (1996), „Alexander and Armenia“, in: *Phoenix* 50, 130–137.
- Lafontaine, G. (éd.) (1973), *La version grecque ancienne du livre arménien d'Agathange*, Louvain.
- Lanata, Giuliana (1994), „Figure dell'altro nella legislazione giustiniana“, in: *Società e diritto nel mondo tardo antico. Sei saggi sulle Novelle giustiniane*, Turin, 27–62, 34–35
- Mahé, Annie / Mahé, Jean-Pierre (1993), „Introduction“, in: *Histoire de l'Arménie par Moïse de Khorène. Nouvelle traduction de l'arménien classique (d'après Victor Langlois) avec une introduction et des notes*, Paris, 9–98.
- Mahé, Jean-Pierre (1992), „Entre Moïse et Mahomet: réflexions sur l'historiographie arménienne“, in: *Revue des études arméniennes* 23, 121–153.
- Mahé, Jean-Pierre (2012), „La version arménienne de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe“, in: S. Morlet, L. Perrone (éds.), *Eusèbe de Césarée. Histoire ecclésiastique. I. Etudes d'introduction*, Paris 2012, 277–284.
- Manandyan, Hakob (1956), „'Načal'naja istorija Armenii' Mar-Abasa (k voprosu ob istočnikax Sebeosa, Moiseja Xorenskogo i Prokopija Kesarijskogo)“ [L'Histoire primordiale de l'Arménie de Mar Abas (sur la question des sources de Sebēos, de Moïse de Khorène et de Procope de Césarée)], *Palestinskij Zbornik* 2, 69–96;
- Mancini Lombardi, Sara. / Uluhogian, Gabriella (1998), „Due redazioni per il *Romanzo di Alessandro* armeno: tessere di un mosaico perduto?“, in: A. Valvo (éds.), *La diffusione dell'eredità classica nell'età tardoantica e medievale. Il romanzo di Alessandro e altri scritti*, Alessandria, 157–174.
- Muradyan, Gohar / Topchyan, Aram (2008), „The Romance of Artaban and Artašir in Agathangelos' History“, in: *e-Sasanika* 2, <http://www.sasanika.org/esasanika/the-romance-of-artaban-and-artasir-in-agathangelos-history-2/>.
- Muradyan, Gohar (1998), „Artaširi vipakan hatvacn Agat'angeŷyan bnagerur' [La section du *Roman d'Artašir* dans les versions d'Agathange“, in: *Aštanak* 2, 46–55.

- Muradyan, Gohar (2005), *Physiologus: The Greek and Armenian Versions with a Study of Translation Technique*, Louvain.
- Parmentier, Edith. / Barone, Francesca (éds.) (2011), *Nicolas de Damas. Histoires, Recueils de coutumes, Vie d'Auguste, Autobiographie*, Paris.
- Russell, James Robert (1987), *Zoroastrianism in Armenia*, Cambridge (Mass.).
- Russell, James Robert (1998), „An Epic for the Borderlands: Zariadris of Sophene, Aslan the Rebel, Digenes Akrites, and the Mythologem of Alcestis in Armenia“, in: *Armenian Tsopk/Kharpert*, Costa Mesa, 147–183
- Russell, James Robert (2004), *Armenian and Iranian Studies*, Cambridge (Mass.).
- Sargsyan, G. X. (1965), *Movses Xorenac'u "Hayoc' Patmut'yan" žamanakagrakan hamakargā [Le système chronologique de l'“Histoire des Arméniens” de Moïse de Khorène]*, Erevan.
- Seibt, Werner (2002), „Der historische Hintergrund und die Chronologie der Christianisierung Armeniens bzw. der Taufe Königs Trdats (ca. 315)“, in: W. Seibt (éd.), *Die Christianisierung des Kaukasus*, Vienne, 125–133
- Shirinyan, Manea E. (2001), „Translations from Greek in Armenian Literature“, in: *Eikasmos* 12, 229–240.
- Shirinyan, Manea E. (2003), „Traduzioni dal greco nella letteratura armena“ in: A. Sirinian, S. Mancini Lombardi, L.D. Nocetti (éds.), *Le scienze e le 'arti' nell'Armenia Medievale*, Bologne, 75–91.
- Shirinyan, Manea E. (2003–2004), „The Shorter Socrates“, in: *Journal of the Society for Armenian Studies*, 13, 83–97.
- Simonyan, Hasmik A. (éd.) (1989), *Patmut'iwn Ałek'sandri Makedonac'woy [Histoire d'Alexandre le Macédonien]*, Erevan.
- Tašean, Yakovbos (1892), *Usumnasirut'iwnk' Sdoyn-Kalist'eneay varuc' Ałek'sandri [Recherches sur la Vie d'Alexandre du Pseudo-Callisthène]*, Vienne.
- Thomson, Robert W. (1996), „The Writing of History: The Development of the Armenian and Georgian Traditions“, in: *Il Caucaso: cerniera di culture dal Mediterraneo alla Persia (secoli IV-XI)* [Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, 43], Spolète, 493–514.
- Thomson, Robert W. (éd.) (1978), *Moses Khorenats'i. History of the Armenians*, Cambridge (Ma.)-Londres.
- Thomson, Robert W. (2001), *The Armenian Adaptation of the Ecclesiastical History of Socrates Scholasticus*, Louvain 2001.
- Thomson, Robert W. (2005), „Christian Perception of History. The Armenian Perspective“, in: H.L. Murre-van den Berg, J.J. Ginke, T.M. van Lint (éds.), *Redefining Christian Identity: Cultural Interaction in the Middle East since the Rise of Islam*, Louvain, 35–44.
- Thomson, Robert W. (1995–2007), *A Bibliography of Classical Armenian Literature to 1500 A. D.*, Turnhout, 1995; mise à jour jusqu'en 2005: in: *Le Muséon* 120, 163–223.
- Topchyan, Aram (2006), *The Problem of the Greek Sources of Movsēs Xorenac'i's History of Armenia*, Louvain 2006.
- Topchyan, Aram (2011), „The Alexander Romance in Medieval Armenian Historiography“, in: C. Gaullier Bougassas (éd.), *L'historiographie médiévale d'Alexandre le Grand*, Turnhout 2011, 85–101.
- Toumanoff, Cyrille (1963), *Studies in Christian Caucasian History*, Washington D.C., 1963.
- Traina, Giusto/ Ciancaglini, Claudia A. (2002), „La Forteresse de l'Oubli“, in: *Le Muséon* 115, 399–422, repris in C. Bertrand-Dagenbach, A. Chauvot, J.-M. Salamito, D. Vaillancourt (éds.): *Carcer II. Prison et privation de liberté dans l'Empire romain et l'Occident médiéval*, Paris 2005, 93–108.
- Traina, Giusto (1995), „Un testimone armeno sulla fortuna di Diodoro“, in: *Quaderni di Storia*, 42, juillet-décembre 1995.

- Traina, Giusto (1995/1998), „Materiali per un commento a Movsēs Xorenac’i, *Patmut’iwn Hayoc’*: I-II“, in: *Le Muséon* 108, 279–233; 111, 95–138.
- Traina, Giusto (1996), „Archivi armeni e mesopotamici. La testimonianza di Movsēs Xorenac’i“, in *Archives et Sceaux du monde hellénistique (Bulletin de correspondance hellénique Suppl. 29)*, 1996 [1997], 349–363.
- Traina, Giusto (2001), „Faustus “of Byzantium”, Procopius, and the *Armenian History* (Jacoby, *FGrHist* 679.3–4)“, in: C. Sode, S. Takács (éds.), *Novum Millennium. Studies in Byzantine history and culture dedicated to Paul Speck*, Aldershot, 2001, 405–413.
- Traina, Giusto (éd.) (2003), *Storia di Alessandro il Macedone (La). Codice armeno miniato del XIV secolo (Venezia, San Lazzaro, 424)*, Padoue 2003.
- Traina, Giusto (2003), „L’Armenia nel III secolo: note di lettura“, in: *Electrum* 7, 131–143.
- Traina, Giusto (2004), „La fine del regno d’Armenia“, in: A. Carile (ed.), *La Persia e Bisanzio*, Rome 2004, 353–371.
- Traina, Giusto (2006), „Moïse de Khorène et l’Empire sassanide“, in: R. Gyselen (éd.), *Des Indo-Grecs aux Sassanides: données pour l’histoire et la géographie historique* [Res Orientales XVII], Bures-sur-Yvette, 158–179.
- Traina, Giusto (2010), 428. *Une année ordinaire à la fin de l’Empire romain*, Paris.
- Traina, Giusto (2012a), „L’ambassade de l’Arménien Narsēs/Narseus (a. 358)“, in: A. Becker, N. Droncourt (éds.), *Ambassadeurs et ambassades au cœur des relations diplomatiques/ Rome-Occident médiéval-Byzance (VIII^e s. avant J.-C.-XIII^e s. après J.-C.)*, Metz, 203–209.
- Traina, Giusto (2012b), „La production rurale dans la phase finale du royaume de la Grande Arménie: le témoignage de Moïse de Khorène“, in: *Antiquité tardive*, 20, 161–164
- Traina, Giusto (2014a), „Alexandre dans la tradition médiévale arménienne“, „Alexandre en Arménie: du Moyen Age à la christianisation“, in: Catherine Gaullier-Bougassas dir., *La fascination pour Alexandre le Grand dans les littératures européennes (Xe–XVI^e siècle)*, Turnhout, 639–647; 1209–1221.
- Traina, Giusto (2015), „Grégoire l’Illuminateur en Arménie“, in: S. Destephen, B. Dumézil, H. Inglebert (éds.), *Des dieux civiques aux saints locaux dans le monde gréco-romain tardo-antique (IV^e-VII^e siècle)*, Actes du colloque (Nanterre, 3–5 avril 2013), sous presse.
- Van Esbroeck, Michel (1985), „Agathangelos“, in: *Reallexikon für Antike und Christentum*, Suppl. 1/2, Stuttgart, 239–248
- Vergin, Wiebke (2013), *Das Imperium Romanum und seine Gegenwelten. Die geographisch-ethnographische Exkurse in den ‘Res Gestae’ des Ammianus Marcellinus*, Berlin-Boston, 2013
- Winkler, Gabriele (1994), *Koriwns Biographie des Mesrop Maštoc’. Übersetzung und Kommentar*, Rome, 1994.
- Wolski, Józef (1959), „L’historicité d’Arsace I^{er}“, in: *Historia*, 8, 222–238